Le Réveil

sionna avec toute la municipalité ouvrière, et si depuis il ne put, avec son Parti, reconquérir l'Hôtel de Ville ce n'est point parce que la classe ouvrière roubaisienne lui avait retiré sa confiance, mais par suite d'un savant découpage électoral de Roubaix, inventé par nos adversaires, et qui leur permet depuis, bien que minorité à Roubaix, d'être la majorité au Conseil municipal.

Discours des citoyens Dhondt et Lepers

Le citoyen Dhondt, président du Cercle Philanthropique « Les Quinze-Vingt », et le citoyen Lepers, conseiller municipal, disent ensuite quelques mots d'adieu au dévoué militant.

Discours du citoyen Tellier

Puis, notre ami André Tellier, en une éloquente improvisation, qui arrache des larmes à ceux qui l'entourent, retrace les luttes incessantes de Carrette contre ces deux grands ennemis de la classe ouvrière : le prêtre et le patron.

Il montre Henri Carrette passant de la plus humble situation d'ouvrier manuel à la plus haute fonction municipale.

« Et, quand le premier magistrat de la ville quitte la Mairie, il redevient un prolétaire laborieux dont le travail acharné ne parvient même pas à éloigner la misère de son foyer.

» Carrette, pourtant, a été odieusement calomnié, il a été une victime de la haine cléricale. Saluons sa dépouille, avec respect, avec vénération, car il fut un grand honnête homme et un grand citoyen ».

Nous ne pouvons malheureusement que résumer à grands traits ce magnifique discours qui fit sur l'assistance une impression telle, qu'oublieux de la majesté du lieu, beaucoup d'auditeurs, empoignés par la parole vibrante de notre ami, éclatèrent en chaleureux bravos.

Et ce fut de nouveau dans la vaste nécropole la grande Paix et l'infini Silence.

La pluie avait cessé, mais, des arbres, des gouttes continuaient à tomber lentement, inlassablement, comme des larmes lourdes de regrets éperdus, de poignante tristesse.

L'Inauguration du Monument du citoyen Fiévet, à Caudry

Tous les travailleurs du Cambrésis honorent la mémoire de Fiévet, dans une grandiose manifestation de reconnaissance. -- Les hommages des militants du Parti Socialiste et des organisations syndicales au vaillant disparu.

La remise du monument. -- Les fêtes populaires Le banquet. -- Le discours de Jaurès

(De notre envoyé spécial)

Caudry, 25 juin. — Malgré les variations de température, la fête d'inauguration du monument Fiévet a été, comme on l'escomptait, une superbe manifestation prolétarienne.

De bonne heure, on avait terminé la décoration des rues où devait passer le cortège et à la plupart des maisons on avait pavoisé.

Les premiers trains de la journée amenaient déjà de nombreux contingents de militants des communes voisines qui étaient reçus à la gare par les actifs commissaires.

La réception

Ce fut donc, toute la matinée, une vive animation du centre à la gare, jusqu'au train de 10 h. 40, où Jaurès arrivait.

Précédé de la musique de Bertry, un cortège impromptu, dans lequel dominaient les drapeaux et bannières des groupements s'organise.

Avec Jaurès se trouvent Selle, Goniaux, Chapuzière, députés du Nord ; Dubois, ancien député, conseiller général, et ses collègues Remy, Campener, docteur Cathelotte, M. Vasseur, conseiller général de l'Aisne ; V. Renard, secrétaire national du Textile ; Appleton, trésorier de la F. des Tulliste anglais ; Bexant, F. Lefebvre, représentant du Syndicat des mineurs d'Anzin ; les secrétaires et militants des groupes et syndicats ; Salembier, maire de Calais ; Em. Sauvage, secrétaire du Syndicat des tullistes ; Boulanger, Schottey, avec Letailleur, secrétaire général de la mairie ; Ballet, fondateur et trésorier de la Fédération socialiste de l'Aisne ; Demarly, du Comité fédéral ; Couteaux du comité Fédéral de la Fédération du Nord, M. Roussel, statuaire, etc.

A l'Hôtel de Ville, le citoyen Sandras, maire, entouré du Conseil, remercie les élus et camarades au nom du Conseil de la cité caudrésienne et du Parti socialiste d'être venus rendre hommage à Fiévet.

Jaurès de son côté, se reporte au souvenir douloureux de cette journée.

A ce serrement de cœur, se mêle l'affirmation de la foi socialiste.

Fiévet l'avait, il unissait à la pensée de l'idéal socialiste le souci des réalisations constantes, du progrès continu qui prépare l'émancipation intégrale

Le citoyen Ballet, au nom de l'Aisne socialiste, salue la municipalité de Caudry.

Le citoyen Appleton dit sa sympathie profonde pour la mémoire de Fiévet en qui se personnifiait la classe ouvrière.

Après les vins d'honneur se forme le défilé.

Le Défilé

Précédé des sapeurs-pompiers et des enfants des écoles le cortège se déroule avec une majestueuse ampleur.

Les sociétés suivantes figurant dans le cortège qui parcourt les rues de Bonneville, Saint-Quentin et débouche sur la place de la Mairie :

Les Sociétés

Jeunesse socialiste de Bohain ; section socialiste de Cambrai ; section socialiste de Béthencourt ; section socialiste de Montigny ; société de gymnastique de Béthencourt ; organisation ouvrière de Ligny-en-Cambrésis ; section socialiste de Quiévy ; section socialiste de Solesmes ; jeunesse socialiste de Solesmes ; société de gymnastique « En Avant », de Solesmes ; syndicat des tisseurs de Neuvilly ; coopérative syndicale de Neuvilly ; société de secours mutuels des anciens militaires de Neuvilly ; section socialiste de Saint-Hilaire ; syndicat des tisseurs de St-Hilaire ; section socialiste de Reumont ; section socialiste de Saulzoir ; section socialiste de Cattenières ; section socialiste d'Elincourt ; coopérative l' « Avenir » de Beauvois-en-Cambrésis ; syndicat textile de Beauvois-en-Cambrésis ; section et jeunesse socialiste de Beauvois ; section et jeunesse socialiste de Fontaine-au-Bire ; section socialiste de Maretz ; jeunesse socialiste de Maretz ; section socialiste de Clévillers ; syndicat du bâtiment de Cambrai ; section socialiste de Carnières ; Fanfare municipale de Bertry ; société de gymnastique de Bertry ; section socialiste de Bertry ; coopérative de consommation de Bertry ; Harmonie municipale de Doméin ; société de libre-pensée de Beauvois-Fontaine ; syndicat des verriers d'Aniche ; section socialiste de St-Waast ; syndicat textile de St-Waast ; jeunesse socialiste de Bertry ; sections socialistes de Valenciennes, Condé, St-Amand, Aulnoye, La Sentinelle.

Sociétés et groupes de Caudry : Harmonie municipale ; sapeurs-pompiers ; sociétés de gymnastique la « Revanche » et l' « Active » ; Ligue des Droits de l'Homme ; Cercle athlétique ; sociétés de secours mutuels ; les syndicats ouvriers composant la Fédération locale ; coopératives ouvrières ; sociétés de libre-pensée, section et jeunesse socialiste, et toutes les autres sociétés de Caudry.

Un concours énorme de population accompagne et flanque le défilé, que rhytme l' « Internationale ».

L'Inauguration

La tribune officielle est dressée à l'angle de la place. Au pied du monument, Mme veuve Fiévet et la famille ont pris place

A midi et demi, la municipalité et les invités prennent place.

M. Leroy, député, s'est joint à ses collègues.

La place est noire de monde et, après une courte averse, le soleil reparaît juste au moment où le voile du monument tombe.

Tous les regards se tournent vers le buste de Fiévet dont la ressemblance est frappante et tous les assistants se découvrent. C'est un moment inoubliable d'émotion.

Discours du citoyen Piet

Le citoyen Piet, conseiller général, adjoint au maire, prend le premier la parole en ces termes, pour la remise du monument à la Ville.

Citoyen Maire et chers camarades,

Mes collègues du Comité d'érection m'ont fait le très grand honneur de me désigner pour parler ici en leur nom. Je le fais, avec un sentiment de joie inexprimable, parce que je ne peux oublier que c'est un grand ami, le frère d'armes disparu, qui est le héros de cette solennité.

D'autres, tout à l'heure, vous parleront des brillantes qualités de cœur et d'esprit, qui distinguaient notre cher Fiévet, du dévouement envers les humbles et les déshérités de la vie, qui fut le mobile de son existence.

Mon rôle sera beaucoup plus modeste. Avant de vous remettre ce monument qui perpétuera le souvenir du grand citoyen, de l'homme de bien que tous nous pleurons encore, je veux simplement en quelques mots remercier mes collègues du Comité d'érection, pour tous leurs efforts et remercier plus particulièrement et du plus profond du cœur, les nombreux inscripteurs qui nous ont rendu notre tâche plus facile.

C'est la Fédération des Syndicats de Caudry, dont le Comité d'érection n'est que l'émanation, qui prit l'initiative d'élever un monument à notre regretté Fiévet. Je dois dire qu'il était en communion d'idées avec toute la classe ouvrière de Caudry et de la région ; l'enthousiasme profond que produisit la nouvelle, nous permit d'en juger.

Avec un soin jaloux, nous avons voulu conserver essentiellement à notre idée, un véritable caractère prolétarien. Nous n'avons pas voulu surtout de l'estampille officielle. C'est donc uniquement l'œuvre de la classe ouvrière que nous vous offrons aujourd'hui.

Le Comité, après concours, confia les travaux à M. Marius Roussel, artiste statuaire. Je profite de cette circonstance pour adresser à M. Roussel mes plus sincères et chaleureuses félicitations. Il a su faire jaillir du bronze les traits vivants de notre ami et l'entourer de figures symboliques qui évoqueront dans l'esprit des jeunes générations, toute la vie de Fiévet.

J'adresse aussi mes meilleurs remerciements à la municipalité, pour avoir bien voulu nous autoriser à placer dans ce beau square, en face de la maison commune qui fut le témoin de tant de labeur, l'image vénérée de Fiévet.

Citoyen Maire et camarades du Conseil Municipal,

Le Comité d'érection considère maintenant que sa tâche est terminée. Il vous remet, en vous priant d'en prendre possession, au nom de la ville de Caudry, le monument Eugène Fiévet. (Vifs applaudissements).

Les élèves des écoles, massés devant le square Eug. Fiévet, exécutent alors, avec accompagnement de la musique municipale, dirigée par M. Dewite, la Cantate du citoyen Jacques Bluet (Devaux) qui produit une émotion indicible.

A ce moment la foule rompt les barrages, et c'est une mer humaine qui déferle sur la place. Y a-t-il 15 ou 20.000 citoyens ? On ne pourrait le dire. Mais cette foule est pacifique comme elle est émue. Elle veut voir de plus près les traits de son ami disparu. Elle veut entendre les paroles de réconfort et d'hommage à une mémoire vénérée.

Discours du citoyen Sandras

Le citoyen Sandras, maire de Caudry, se lève, salué par les acclamations de tout le public.

« C'est avec émotion, dit-il, qu'il se voit appelé par les circonstances à prendre possession du monument au nom de la ville de Caudry. Il a pour but, ajoute Sandras, de perpétuer dans nos cœurs, la mémoire de celui dont le souvenir est encore si vivace parmi nous.

Après avoir rappelé la vie de Fiévet toute de labeur et de dévouement aux organisations ouvrières, le maire de Caudry indique quelle fut la spontanéité et l'ampleur du mouvement de reconnaissance qui se produisit à la mort du défenseur des travailleurs et des humbles qu'était Fiévet. C'est cet hommage qu'a traduit d'une façon si heureuse le sculpteur M. Roussel, dans le beau monument qui va perpétuer la mémoire de Fiévet et rappeler son œuvre aux générations futures.

Le citoyen Sandras termine son discours par cette émouvante péroraison :

« Vous tous qui êtes accourus de toute la région en une foule aussi compacte, apporter à la mémoire de notre cher et regretté camarade Fiévet ce magnifique témoignage d'hommage, permettez-moi, au nom de la ville de Caudry, au nom du Parti Socialiste et en mon nom personnel, de vous féliciter et de vous remercier du fond du cœur. Mais laissez-moi vous dire également que le meilleur moyen d'honorer sa mémoire, c'est de n'oublier jamais que le Capitalisme est toujours debout, toujours puissant, toujours l'ennemi ; c'est de vous rappeler toujours les grandes leçons qu'il nous a données, d'organisation, d'union, de solidarité ; c'est de ne jamais perdre de vue enfin cette grande vérité internationale, que l'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. Je vous remercie aussi bien sincèrement, citoyen Jaurès, et vous tous, militants dévoués, qui avez bien voulu répondre à l'invitation du Comité et rehausser cette fête toute prolétarienne et socialiste, de tout l'éclat qui s'attache à nos longues années de lutte et de dévouement à la cause des déshérités, à la cause si humaine et si juste de la complète libération de la classe ouvrière.

» Et laissez-moi vous donner l'assurance que pour les batailles de l'avenir, le Parti Socialiste pourra toujours compter sur la laborieuse et vaillante population caudrésienne, qui se fera toujours un devoir de figurer parmi l'avant-garde du prolétariat conscient et organisé ».

Le discours du maire de Caudry a été salué par d'unanimes applaudissements.

DISCOURS DE JAURES

Jaurès se lève alors. Après une ovation enthousiaste, il peut à son tour prendre la parole

Il remercie les amis du Cambrésis de l'avoir associé à cette noble commémoration.

Il exprime le regret que d'autres camarades, (Guesde, Delory, Dubled), soient retenus par un autre deuil qui vient de frapper le prolétariat roubaisien.

Cette journée est donc triste et douce à la fois. Fiévet a été frappé en pleine force, alors qu'il pouvait encore rendre tant de services.

Ce sont toutes les générations de démocrates et de travailleurs qui l'ont connu qui viennent attester la fidélité de la classe ouvrière à son souvenir.

Le Parti Socialiste n'est pas un parti exclusivement ouvrier en son recrutement : il s'ouvre largement aux bonnes volontés.

Mais c'est une joie de voir des ouvriers comme Fiévet, grandissant en autorité et en crédit, pour attester la maturité de la classe ouvrière.

Fiévet était devenu un organisateur, un administrateur de premier ordre. C'est la preuve de la capacité du Prolétariat, qui pourra gérer toute la société transformée à la gloire du Travail.

Jaurès termine en montrant comment Fiévet avait travaillé dans tous les champs de l'action syndicale et politique, avec un courage indomptable et une sagesse réfléchie, ne reculant pas devant la baille, mais la préparant, concilant l'audace de l'idéal avec la puissance de la méthode, le souci de défendre les libertés républicaines et d'amener les progrès qui rendront le peuple plus capable d'accomplir l'effort final.

Dans l'unité vivante du Parti Socialiste, Fiévet était une des physionomies les plus généreuses. C'est une joie pour les socialistes de penser que son héritagle est impérissable. (Acclamations).

Le Banquet

A deux heures et demie, un banque, excellemment servi, réunissait, salle Dislaire, 200 convives, sous la présidence du citoyen Jaurès, entouré des élus et des secrétaires d'organisations dont le camarade Henri Carpentier, de la Fédération des Syndicats dont, il serait injuste de ne pas reconnaître l'activité dans cette journée où il se dépensa.

A l'heure des toasts, le citoyen Sandras, à nouveau, remercie les citoyens présents, rappelle la mémoire de Fiévet et demande à tous de prendre l'engagement solennel de poursuivre son œuvre, ce qui sera la meilleure manière de commémorer son souvenir.

Le citoyen Piet confirme ces paroles, se dit heureux de se trouver avec tous les vieux camarades de Fiévet, remercie la presse socialiste de s'être associée à la cérémonie de ce jour, et le statuaire d'avoir si artistiquement compris son sujet.

Le citoyen Ghesquière parle au nom de la Fédération du Nord.

Il ajoute, au souvenir de Fiévet, celui des citoyens Carrette et A. Sauvage, et les unit tous trois dans la mémoire du prolétariat.

En termes énergiques, il fait l'éloge de l'ami disparu, le socialiste qui ne séparait pas l'action politique de l'économique, qui était venu si sincèrement à l'unité, cette unité à laquelle les travailleurs sont de plus en plus attachés, eux qui, dans le même esprit, malgré les tendances, poursuivent le même but.

Le citoyen Appleton, au nom du prolétariat anglais, dit que Fiévet était admirable parce qu'il avait les yeux vers l'avenir et les mains au présent, qu'il a fait de Caudry un vivant exemple, que sa pensée doit réconforter ceux qui seraient tentés de se décourager.

Le citoyen Goniaux montre surtout en Fiévet l'organisateur de syndicats, le propagandiste complet, qui a semé le bon grain d'où naîtra une abondante moisson.

Le citoyen DURRE rappelle avec émotion des souvenirs personnels de ses relations avec Fiévet, qui doit, par delà la tombe, nous exciter à l'union, au combat pour de nouvelles victoires.

Le citoyen V. RENARD, au nom des organisations textiles, célèbre l'homme infatigable qui a su concilier toutes ces formes d'action.

S'il est vrai que l'Eglise a dû sa suprématie au culte de ses héros et à ses martyrs, le Socialisme et l'Emancipation ouvrière ne triompheront-ils pas puisqu'ils en font autant.

JAURES, attendu avec impatience, clôt les discours.

En un admirable exposé haché d'applaudissements, il évoque avec le héros du jour, la situation politique actuelle.

Il affirme que l'unité socialiste est plus forte que jamais : tous les tempérament divers y sont représentés, comme les provinces font une France.

Donc, nous sommes forts, nous sommes prêts pour les heures graves.

Un changement de ministère n'est pas une chose grave. Nous savons ce que nous avons à faire, faire entre les gouvernements la différence nécessaire.

Nous demanderons au nouveau de ne pas avoir une attitude brutale envers la classe ouvrière : d'adhérer à la réforme électorale : de faire voter et appliquer les projets en faveur des cheminots ; de faire inscrire dans le budget de 1912 l'abaissement des retraites à 60 ans et les retraites certaines pour ceux qui ont dépassé cet âge.

Jaurès fait ensuite, avec humour, le procès des adversaires de la proportionnelle ; puis, envisageant l'affaire marocaine, montre comment le prolétariat doit être tenu informé à s'unir intérieurement et à se concerter s'il est nécessaire, internationalement, pour conjurer tout péril.

Il finit par un nouvel éloge de la vie de Fiévet, au milieu d'une formidable ovation.

La journée a pris fin par des réjouissances publiques gâtées malheureusement par la pluie.

Mais le souvenir de cette journée de foi prolétarienne et socialiste — et ce n'est pas un mince compliment aux organisateurs — sera, certes, inoubliable dans les fastes du Cambrésis ouvrier.

O. DEGUISE.

N.-D. de la TREILLE Savon pur pour le linge et le ménage avec sachet parfumé. Victor VAISSIER.

LE MONUMENT TRYSTRAM A DUNKERQUE

LES DEUX MOTIFS PRINCIPAUX DU MONUMENT : LA STATUE DE J.-B. TRYSTRAM ET LE GENIE DE DUNKERQUE QUI ORNE LE SOCLE.

Fêtes Républicaines A DUNKERQUE

ON A INAUGURE HIER LE MONUMENT ELEVE A LA MEMOIRE DE J.-Bte TRYSTRAM, ET L'IMMEUBLE MAGNIFIQUE DU BUREAU DE BIENFAISANCE

(De notre envoyé spécial)

Dunkerque, 25 juin. — Ce fut une solennelle fête pour le grand port du Nord aujourd'hui. L'inauguration du monument de J.-Bte Trystram était autre chose qu'une simple cérémonie dédiée à la mémoire d'un homme politique considérable, c'était pour la ville si longtemps sacrifiée à la réaction, une occasion de manifester son loyalisme républicain.

Le nom de J.-Bte Trystram à Dunkerque a toujours été considéré comme une sorte de symbole des idées d'avant-garde qui se firent si difficilement jour dans la cité flamande.

Démocrate sous l'Empire, J.-Bte Trystram avait dû à la fermeté de ses convictions d'être nommé sous-préfet de Dunkerque au 4 Septembre. C'était un poste de combat qu'il abandonnait à la fin de la guerre. Il court à de nouvelles luttes. Tour à tour conseiller général, député de Dunkerque, il eut à défendre l'idée républicaine contre le candidat du 16 Mai, D'Arras, maire royaliste de Dunkerque. Après des échecs et des victoires, en 1886 il succède à Delelis, député de la droite. La Chambre fut fait une ovation magnifique. En 1889 Lalou est élu avec ce programme : Voter pour Lalou, c'est voter pour moi. Signé : le général Boulanger. Mais c'est une défaite passagère pour la République et, en 1891, le Sénat compte J.-Bte Trystram parmi ses membres.

La vie de J.-Bte Trystram, fils de douanier, devenu commerçant notable, président de la Chambre de Commerce de Dunkerque, membre du Conseil supérieur de l'Industrie et du Commerce, fut toute entière consacrée à la grandeur de Dunkerque, dont le port, grâce à son impulsion, devint le troisième port de France.

C'est cet exemple de républicanisme ardent, d'ardeur au travail, de fidélité aux grands principes, que Dunkerque fêtait hier dans le souvenir de J.-Bte Trystram.

L'Inauguration du Monument J.-Bte Trystram

M. le Préfet du Nord avait été chargé de représenter le gouvernement à la cérémonie et M. Chargueraud, directeur du ministère des Travaux publics, avait été délégué à Dunkerque par son administration.

A onze heures, arrivent sur le quai du Leughenaer, magnifiquement décoré, toutes les notabilités officielles : MM. Vincent, préfet du Nord, Chargueraud, directeur du ministère des Travaux publics, Terquem, maire de Dunkerque, Vancauwemberghe, président du Conseil général, Maxime Lecomte, Bersez, Ringot, Hayez, sénateurs, Lemire, député, Nicolle, représentant M. le Ministre du Commerce, Allain, secrétaire général de la Préfecture, Herbart, président de la Chambre de Commerce, Bouhoure, sous-préfet de Dunkerque, de Mendoca, sous-préfet d'Hazebrouck, Brissac, préfet, ancien sous-préfet de Dunkerque, Coquelle, président du Tribunal de Commerce, Arrighi, chef de cabinet du préfet, Leroy, chef de cabinet adjoint, docteur Ruyssen, adjoint au maire de Dunkerque, docteur Duréau, chef de service sanitaire, Défossé, président du Conseil d'arrondissement, Dreyfus, ingénieur en chef, Demon, conseiller général, Savary, directeur de l'Assistance publique, Claeys, vice-président du Conseil général, Manduvrez, secrétaire de la sous-préfecture, Lespiette, secrétaire général de la Mairie, etc., etc., et les autorités de l'armée et de la marine.

M. Jean Trystram, sénateur, vient au devant des principales notabilités et leur donne l'accolade. On prend place dans la tribune officielle toute pleine de monde. Parmi le chatoiement des toilettes féminines, on remarque dans leur pittoresque costume les « bazennes », pêcheuses dunkerquoise qui sont aussi de la fête, par une délicate attention de la Municipalité.

Mais un chœur élève sa voix puissante. C'est la cantate à Trystram écrite par le talentueux compositeur Collery sur des paroles de M. Brunet, professeur au Collège Jean-Bart, charmant poète. Le voile qui recouvre la statue tombe et l'œuvre du statuaire Desruelles apparaît dans toute son énergique beauté. Sur le piédestal, le « génie de Dunkerque » par le maître Lefebvre, tresse son geste généreux et élégant.

C'est l'heure des discours. Hélas ! la pluie commence à tomber. Qu'importe ! les orateurs « tiennent bon » à la tribune

C'est tout d'abord M. Herbart président de la Chambre de commerce qui évoque la vie commerciale et le dur labeur de Trystram. Puis c'est le maire de Dunkerque, le sympathique M. Terquem, qui retrace en termes excellents les luttes acharnées que J.-Bte Trystram livra pour Dunkerque et pour la République, et malgré que la place nous soit mesurée comment renoncer au plaisir de citer ces paroles doucement mémorables :

« Trystram avait auprès de lui une compagne modeste et dévouée, d'un calme parfait et d'un robuste bon sens ; c'est elle qui l'aidait et le soutenait, c'est elle qui plus d'une fois lui donna des conseils qu'il savait apprécier. Le 31 octobre 1880, une cérémonie touchante eut lieu chez lui. C'était le jour de l'inauguration du bassin Freycinet. Les Dunkerquois, fiers de leur député, avaient ouvert une souscription à l'occasion de cet événement pour lui offrir un souvenir, — souscription éminemment populaire à 50 centimes. Un registre avait recueilli 8,000 signatures.

Une délégation vint solennellement remettre ce souvenir et ce registre, et Trystram répondit : « Messieurs, vous venez de me donner « mes titres de noblesse ». Puis toute la journée, ce fut un défilé. J'étais là avec ses petits-fils, mes camarades d'enfance, mes amis, et quand le dernier délégué e[illegible]

et que dans le salon, auprès du triompha-

FEUILLETON DU 26 JUIN — N. 9

Le Bâtard de Mauléon

par Alexandre DUMAS père

— Il est possible que ce soit ton avis, dit le chevalier, mais le mien à moi est que tu n'ajoutes pas un mot sur cette matière. Quand on vient demander l'hospitalité aux gens, c'est bien le moins qu'on ne parle pas mal d'eux

— Nous ne venons pas chez le roi don Pedro de Castille, dit l'intraitable Musaron, puisque nous voyons chez don Frédéric, seigneur de Coimbre en Portugal.

— Chez l'un ou chez l'autre, dit le chevalier, tais-toi, je le veux.

Musaron leva son béret blanc à gland rouge, et s'inclina avec un rire goguenard que dissimulèrent ses longs cheveux noirs comme l'ébène, retombant sur ses joues maigres et bistrées.

— Quand Votre Seigneurie voudra partir, elle n'a pas un moment de silence, son très humble serviteur est à ses ordres.

— C'est à ton cheval, dit Mauléon, qu'il faut demander cela. En tous cas, s'il ne veut partir, nous le laisserons où il est : et quand viendra le soir, et qu'il entendra hurler les loups, il gagnera bien la ville tout seul.

Et en effet, comme si l'animal, qui devait le nom que lui donnait l'écuyer au val dans lequel il avait vu le jour, eût entendu la menace qui lui était faite, il se leva plus allègrement qu'on eût pu le croire, et vint présenter à son maître son garot encore tout ruisselant de sueur.

— Partons donc, dit Agénor.

Et il se mit en route, relevant pour la seconde fois la visière de son casque, qu'il avait baissée au passage du More.

Si le chef arabe eût été là, son regard perçant eût pu voir alors, par l'ouverture du casque, une belle et noble physionomie toute échauffée, toute poudreuse, mais pleine de caractère, un regard assuré, des lèvres fines et rusées, des dents blanches comme l'ivoire, un menton sans barbe encore, mais creusé avec cette vigueur qui annonce la plus opiniâtre volonté.

En somme, c'était donc un jeune et beau chevalier que messire Agénor de Mauléon, et c'est ce qu'il put se dire à lui-même, en se mirant dans la surface polie de son écu qu'il venait de reprendre aux mains de Musaron.

Cette halte d'un instant avait rendu quelque vigueur aux deux chevaux. Ce fut donc d'un pas assez rapide qu'ils reprirent leur chemin, indiqué désormais d'une manière infaillible par la bannière aux couleurs du grand-maître de Saint-Jacques flottant sur le palais.

A mesure qu'ils avançaient, on voyait les habitants sortir des portes malgré la chaleur du jour. On entendait les trompettes retentir, et le carillon des cloches épanouissait dans l'air ses grappes de notes joyeuses et vibrantes.

— Si j'eusse envoyé Musaron en avant, se dit Agénor, je pourrais croire en vérité que toute cette rumeur et cette cérémonie se font en mon honneur. Mais, si flatteuse que serait cette réception pour mon amour-propre, il faut bien que j'attribue tout ce bruit à une autre cause.

Quant à Musaron, qui voyait dans tout ce bruit des signes patents d'allégresse, il relevait gaîment la tête, aimant mieux en tout cas être reçu par des gens joyeux que par des gens attristés.

Les deux voyageurs ne s'étaient pas trompés. Une grande agitation remuait la ville, si la figure des habitants ne portait pas précisément le masque souriant de la joie que semblaient leur commander le son des cloches et les fanfares des trompettes, leur physionomie était au moins celle de gens au milieu desquels vient de tomber une nouvelle importante et inattendue.

Quant à demander leur chemin, c'était chose inutile pour Agénor et son écuyer, car ils n'avaient besoin que de suivre la foule qui se précipitait vers la place principale de la ville.

Au moment où ils fendaient la presse pour arriver sur cette place, et où Musaron distribuait à droite et à gauche, pour ouvrir un chemin au noble seigneur qui le suivait, quelques coups du manche de son fouet, ils virent tout à coup se dresser devant eux, ombragé par de hautes palmiers et par des sycomores touffus et inclinés dans la direction que leur imprimait, dans les jours d'orage le vent de la mer, le magnifique alcazar moresque bâti pour le roi Mohamed, et qui servait de demeure au jeune conquérant don Frédéric.

Si grande hâte qu'ils eussent d'arriver, Agénor et son écuyer demeurèrent un instant en admiration devant le vaste et capricieux monument tout brodé de la plus fine dentelle de pierre, et tout incrusté de mosaïques de marbre qui semblaient de larges plaques de topaze, de saphir et de lapis-lazuli, montées par quelque architecte de Bagdad pour un palais de fées ou de houris. L'Occident, au même cette partie de l'Occident qu'on appelle, relativement à l'Espagne, le Midi de la France, ne connaissait encore que ses cathédrales romanes de Sainte-Trophime, ou ses ponts et ses arches antiques, mais n'avait aucune idée de ces ogives et de ces trèfles de granit que l'Orient devait venir dessiner, cent ans plus tard, au front des cathédrales et au sommet des tours. C'était donc une magnifique vue que l'alcazar de Coimbre, même pour nos ignorants et barbares aïeux, qui méprisaient à cette époque la civilisation arabe et italienne qui devait les enrichir plus tard.

Pendant qu'ils demeuraient ainsi immobiles et en contemplation, ils virent sortir par les deux portes latérales du palais une troupe de gardes et de pages conduisant en main des mules et des chevaux.

Ces deux troupes, décrivant chacune un quart de cercle, vinrent se rejoindre en repoussant devant elles le peuple, et en ménageant, en face de la porte du milieu à laquelle on montait par un escalier de dix degrés, une large place vide en forme d'arc, dont la façade du palais formait la corde. Le mélange du luxe éblouissant de l'Afrique avec l'élégance plus sévère du costume d'occident, donnait à ce spectacle un attrait irrésistible, et dont Agénor et son écuyer subissaient l'influence, en voyant d'un côté ruisseler l'or et la pourpre sur le caparaçon des chevaux arabes et les habits des cavaliers maures, et de l'autre la soie et les ciselures, et surtout cette fierté franque incrustée, pour ainsi dire, dans le maintien même des bêtes de somme.

Quant au peuple, en voyant se déployer tout ce spectacle, il criait : Viva ! comme il fait à la vue de tous les spectacles.

Tout à coup la bannière du grand-maître de Saint-Jacques apparut sous la haute voûte découpée en trèfles qui formait la porte du milieu de l'alcazar ; cette bannière, accompagnée de six gardes, et portée par un puissant homme d'armes, vint se placer au centre de l'espace vide.

Agénor comprit que don Frédéric allait faire quelque procession par les rues, ou quelque voyage d'une ville à une autre, et il fut tenté, malgré la pénurie de sa bourse, d'aller chercher quelque hôtellerie où il pût attendre son retour : car il ne voulait pas troubler par sa présence inopportune l'ordonnance de cette sortie.

Mais au même instant, par une des voûtes latérales, il vit sortir l'avant-garde du chef more, puis cette fameuse litière de bois doré toujours fermée, toujours balancée sur le dos des mules blanches, et qui donnait des tentations si forte et si religieuses à Musaron.

Enfin un plus grand bruit de buccins et de trompettes annonça que le grand-maître allait paraître, et vingt-quatre musiciens, sur huit de front, s'avancèrent à leur tour de la voûte jusqu'aux degrés, qu'ils descendirent toujours sonnant.

Derrière eux s'élança un chien boudissant : c'était un de ces vigoureux mais sveltes chiens de la Sierra, à la tête pointue comme celle de l'ours, à l'œil étincelant comme celui du lynx, aux jambes nerveuses comme celles du daim. Tout son corps était couvert de soies lisses et longues qui faisaient chatoyer au soleil leurs reflets d'argent ; il avait au cou un large collier d'or incrusté de rubis, avec une petite sonnette du même métal ; sa joie se trahissait par ses élans, et ses élans avaient un but visible et un but caché. Le but visible était un cheval blanc comme la neige, couvert d'une grande housse de pourpre et de brocard, qui recevait ses caresses en hennissant, comme pour répondre. Le but caché était sans doute quelque noble seigneur, retenu sous la voûte dans laquelle le chien s'enfonçait impatient, pour reparaître, bondissant et joyeux, quelques secondes après.

Enfin, celui pour lequel hennissait le cheval, celui pour lequel bondissait le chien, celui pour lequel le peuple criait : Viva ! parut à son tour, et un seul cri retentit, répété par mille voix :

— Vive don Frédéric !

En effet, don Frédéric s'avançait, causant avec le chef arabe qui marchait à sa droite, tandis qu'un jeune page d'une charmante figure, bien que ses sourcils noirs et la légère contraction de ses lèvres vermeilles donnassent à ses traits l'expression de la fermeté, marchait à sa gauche, lui tenant toute ouverte une bourse pleine de pièces d'or, dans laquelle don Frédéric, en arrivant sur le premier degré, puisa à poignées, et que, de sa main blanche et délicate comme la main d'une femme, il envoya en pluie éblouissante sur les têtes agitées de la multitude, qui redoubla de cris à ces largesses inconcevables sous les prédécesseurs de son nouveau maître.

Ce nouveau maître était d'une taille qui même à cheval semblait majestueuse. Le mélange du sang de la Gaule avec le sang espagnol lui avait donné de longs cheveux noirs, des yeux bleus et un teint blanc ; et de ces yeux bleus sortaient des regards si doux et si bienveillants que beaucoup, pour ne pas le perdre de vue un instant, ne songèrent pas même à ramasser les sequins, et que l'air tout autour du palais retentit de bénédictions.

Tout à coup, au milieu de cette joie expansive, soit hasard, soit influence de quitter momentanément un si bon maître les trompettes et les buccins, qui s'étaient interrompus un instant, reprirent leurs fanfares ; mais au lieu des sons gais et joyeux qu'ils avaient fait entendre, ne jetèrent plus au peuple qu'un air triste et mélancolique, tandis que les cloches firent entendre, au lieu de leur ut vif et brillant carillon, un tintement sourd, lugubre et prolongé, qui ressemblait au tocsin.

En même temps, le chien, se dressant devant son maître, appuya ses deux pattes sur sa poitrine, et fit entendre un hurlement si sombre, si prolongé, si lamentable, que les plus braves en frissonnèrent.

La foule resta muette ; et du milieu de ce silence, une voix cria :

— Ne sortez pas, grand-maître ; restez avec nous, don Frédéric.

Mais personne ne put savoir qui avait donné ce conseil.

A ce cri, Agénor vit le More tressaillir, et son visage se couvrit d'une couleur terreuse, qui est la pâleur de ces enfants du soleil, tandis que son regard inquiet cherchait à lire jusqu'au fond du cœur de don Frédéric la réponse qu'il allait faire à cette stupeur si générale et à ce cri isolé.

(A suivre).